

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par.
Le Matin
2. 4. 6
boulevard Poissonnière
PARIS.

Herbert C. Hoover
CONTRÔLEUR des VIVRES en AMÉRIQUE

Abonnement p^r la France: 20Fr.

Abonnement p^r l'Etranger: 30Fr.

FOP54

Pierre Légerot

dit SAINFARE

PAR GEORGES DOCQUOIS.

IV

CATHERINE ET PIERRE

(Suite)

M^{me} Chartrie y était installée depuis dix mois environ quand une lettre de Pierre y parvint, timbrée de l'Amérique du Nord. Cette lettre était, d'ailleurs, à l'adresse de Chartrie :

« Cher beau-frère,

» Attendez-vous à me revoir tout prochainement, avec du plomb dans l'aile et des idées, par suite, plus équilibrées. Je vais quitter le pays des dollars. Cette missive ne me précédera que de peu.

» Bon Chartrie, préparez mon père et ma sœur au retour de l'enfant prodigue ; et, par avance, ménagez-moi une place dans vos bureaux, sur un de ces tabourets géants qui sont si pareils aux escabeaux à échasses des bars de ce côté de l'Atlantique. Assis là-dessus, je croirai n'être pas parti tout à fait de ce pays d'outre-mer, où, vous le savez bien, capitaine, tout dépasse la commune mesure...

» J'aurais bien des choses à me faire pardonner, mais les apparences seules sont contre moi. Ma sœur, parbleu ! n'en voudra rien croire ; mais papa, j'en suis sûr, ne demande pas mieux. Quant à vous, vous ne douterez pas une seconde de ma sincérité. On est entre hommes, nous deux, et on n'a pas peur des mots, donc ! Et, si j'avais eu avec M^{lle} Yorelle des relations coupables (vous voyez que je m'exprime courtoisement), je n'irais pas par quatre chemins pour vous le déclarer.

» Eh ! oui, c'est certain, je vous ai tous plaqués pour la suivre. C'était, tout uniment, pour jouer la comédie avec elle, parce que je me sentais une nature correspondant à la sienne. Je flairais qu'en associant mon comique à sa drôlerie, je me ferais tout de suite bien venir du public. Et ça n'a pas manqué.

» Naturellement, nos succès communs nous ont vite rapprochés davantage, Yorelle et moi ; mais nous persistions à nous cantonner dans la camaraderie. Nous nous plaisions assez pour nous garer de ce qui aurait pu contribuer à nous refroidir mutuellement ; et nous savions bien que, si nous nous avisions de nous aimer comme ça s'entend, nous ne tarderions guère à nous détester.

» Alors, on vivait, l'un près de l'autre, en bons garçons.

» On se promettait de mettre — quand on pourrait — de l'argent de côté, et de mélanger le tout, un jour, et, peut-être, de nous marier, quand le temps des bêtises aurait passé...

» Tout ça, par malheur, c'étaient des imaginations à tuer des loups à coups de chapeau, comme on dit dans le parler pittoresque de Lianville. Tout ça, vieux beau-frère, c'étaient des fantaisies de gosses, des visions, quoi ! Et, pour sûr, tout ça n'avait rien d'humain, au sens basement pratique de ce mot.

» Et, par bonheur (je dis par bonheur, cette fois, parce qu'enfin, le bonheur gît dans une appréciation plus réaliste des affaires d'ici-bas), par bonheur, donc, un jeune homme riche de la 5^e Avenue s'est subitement toqué de la chère Yorelle ; et, comme elle résistait, et que, d'autre part, il ne voulait point l'assassiner, il lui a demandé sa main, la vraie, la seule qu'on donne, quand on est encore une honnête fille !

» Et, Chartrie, c'était une occasion à ne pas laisser fiche le camp, dites ?

» Yorelle a voulu, d'abord, savoir ce que j'en pensais.

» Je me dois à moi-même de dire que je n'ai pas barguigné. Ce n'est pas tout que d'être chic dans les petites circonstances ; il faut, surtout, l'être dans les grandes. Je lui ai répondu :

Voir les nos 235 et 236 du *Pays de France*.

« — Allez-y carrément. Vous éviterez, ainsi, un horrible danger qui vous menaçait.

» — Lequel ?

« — J'allais vous aimer de la mauvaise façon, petite fille.

» — Petite fille ! Dites donc, n'ai-je pas quatre ans de plus que vous ?

« — Oui. Ça n'aurait pas été raisonnable...

» Nous disions toutes ces âneries avec le sourire. N'empêche qu'il y avait du chagrin — et du gros — dans notre cas. Un peu plus, nous allions nous attendre, et tout ratait !

» Alors, j'ai dit :

« — Pas de blagues ! Acceptez la chaîne dorée du *Yankee*... Et jurons-nous de ne jamais nous écrire, de ne jamais rien faire pour nous revoir et de rester toujours bons amis. »

» Elle a ri. J'ai ri. Nous avons ri...

» Cela masquait très bien notre envie de pleurer — de sangloter, qui sait ?...

» Et dans quinze jours elle se marie. (Tu sais que j'en puis mourir !) Mais, le matin même de son mariage, il y a un bateau. Je le prendrai.

» Au revoir, donc, vous autres : papa, Catherine et vous, mon capitaine !

» Et je signe :

« PIERRE SAINFARE, alias LÉGEROT. »

V

LE RETOUR

Trois semaines plus tard, Pierre descendait du train, à Lianville.

Il n'était agité d'aucun pressentiment. Même,



une joie saine l'emplissait. Fermement, il pressait du pied le sol natal, comme pour en reprendre possession.

Bien que nomade par tempérament, il chérissait ce qu'il appelait « le berceau des Légerot ».

Avec délice il aspira l'air vif qui régnait là, tout chargé de l'odeur du goudron des barques fraîchement calfatées et du parfum des bois de Norvège dressés en piles énormes sur le quai du Commerce.

Dans la cour de la gare, un commissionnaire, qui guettait la sortie des voyageurs, lui proposa ses services.

Pierre fut estomaqué de reconnaître en lui le fils d'un des meilleurs matelots de la firme Légerot.

— Juste Fourmanoir ! s'exclama-t-il. Qu'est-ce que tu brochant ici, avec cette blouse et cette médaille de facteur-express ?

— Monsieur Pierre ! s'écriait, en même temps, le jeune gars. Ah ! ben ! moi qui vous avais pas reconnu !

— J'ai donc vieilli ?

— Non, sûr, c'est pas tant que vous avez vieilli ; mais, voyez-vous, je m'aurais pas attendu à vous revoir frusqué comme ça !

Et, d'un regard visiblement stupéfait, Juste détaillait le complet gris souris, le feutre souple du chapeau presque blanc, le papillon vert nil de la cravate, les bottines jaunes, et ces mains, surtout, ces mains gantées de soufre.

— C'est pas Dieu possible ! murmurait-il. Non, c'est pas Dieu possible !

Et, à plusieurs reprises, il brandit ses bras musclés. Sur le gauche, un gros brassard de crêpe attira l'attention de Pierre.

— Tu as donc perdu quelqu'un ? s'informa-t-il.

— Si j'ai perdu quelqu'un ? répéta Juste.

Pour le coup, il ouvrait des yeux comme des portes cochères et restait bouche bée.

Mais l'étonnement de Pierre persistait et se lisait si pleinement sur sa face que Juste en ressentit comme de l'effroi.

Quelque chose de délicat s'émouvait dans sa rude charpente. Sans trop s'en rendre compte, il sentait que ce qu'il allait dire, là, tout à trac et selon sa fruste nature, causerait un grave dégât dans la sensibilité de son interlocuteur. Et il aurait voulu se taire ; mais cela ne se pouvait pas.

Donc, il dit :

— Avec moi il n'y a plus que la mère chez nous ; et elle m'a fait jurer de ne plus jamais rembarquer. Alors, me voilà commissionnaire.

— Qu'est-ce que tu me chantes-là, Juste ! Voyons, ton père et tes deux frères ?...

— Victimes, tous les trois, du 14 octobre, vous le savez bien !

— Du 14 octobre ?... Que veux-tu dire ?

Et, malgré lui, tant il était léger, il se mit à rire.

— Ah ! riez pas, monsieur Pierre, riez pas ! protesta Juste.

Tout à coup, Pierre se sentit glacé. Il voyait dans les yeux du garçon tant de commisération qu'il commençait à appréhender quelque chose de sinistre.

Juste l'entraîna dans la partie la plus reculée de la salle des bagages. Là, d'une voix basse, il reprit :

— C'est pas permis qu'on vous voie dans c't'équipement-là, monsieur Pierre ! Non, c'est pas permis ! parce que, je vas vous dire, tout le monde est en deuil, par ici.

— Tout le monde est en deuil, Juste ?

— Oui, tout le monde... et vous comme les autres.

— Voyons, Juste, voyons...

Et Pierre se mit à trembler.

— Restons pas là, décida Juste. Je vous l'ai dit, c'est pas permis qu'on vous voie comme ça... Ça vous ferait tort...

Ce disant, il ouvrait le bureau du sous-chef, le sachant vide à ce moment, y poussait Pierre effondré, presque inerte, et l'asseyait sur un voltaire de velours vert, qui s'offrait, spacieux, bas sur pattes, devant un immense cartonier.

Et lui-même, Juste, prenait une chaise et, d'un seul morceau, d'un bloc, lâchait toute la tragique histoire, parce qu'il le fallait et parce qu'il avait, à présent, la preuve que, comme le bruit en courait toujours, le fils Légerot n'en avait rien su.

Tout son sang retiré au cœur, Pierre l'écoutait.

— Excusez si je prends pas de précautions, monsieur Pierre, et si je vous colle ça en deux mots quate paroles. Moi, vous savez, j'ai jamais su envelopper les choses. Et puis ce qui est est, n'est-ce pas ? Et, après tout, vous n'êtes pas une femmelette. Le petit-fils d'un Alexandre Légerot, ça doit être solide au poste et c'est prêt à tout entendre, pa. vrai ? Et pour sûr que c'est un miracle que ça soye moi qui peut vous raconter toute cette catastrophe, attendu que je devrais être par cent brasses de fond, moi aussi ! Mais j'étais si malade, ce jour-là, que la mère m'avait défendu d'aller à la mer, monsieur Pierre ! Et voilà comme, après ça, elle m'a fait changer de métier.

(A suivre.)

URODONAL

et l'Opinion médicale

Je tiens à vous déclarer qu'ayant employé très souvent votre *Urodonal* dans toutes les formes d'uricémie, dans ses manifestations plus ou moins graves, chez des individus de tempérament arthritique, j'ai toujours constaté des résultats inespérés que je n'avais pu obtenir avec les autres médicaments antiuriques. Je continuerai avec constance et confiance à l'employer dans tous les cas indiqués.

Dr AVERSA Joseph,
Inspecteur d'hygiène à Palerme (Sicile)

Je vous atteste avec plaisir que j'ai constaté la très grande efficacité de l'*Urodonal* sur un malade atteint de goutte arthritique déformante, inguérissable. Tous les remèdes jusqu'ici n'avaient apporté aucun soulagement ni amélioration ; mais avec l'*Urodonal* mon client est enthousiasmé des immenses résultats obtenus et moi-même je suis décidé à le préférer à tous les autres remèdes indiqués pour cette maladie.

LAMBERTO PISANI,
Docteur à Montebello
(Pavie).



Lorsque l'URODONAL approcha de la Terre, On put voir qu'un Archange entraînait la galère. Sa flamboyante épée et son regard serein Annonçaient aux mortels accourus sur la rive Qu'il venait parmi eux pour défendre le « REIN ! »

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies.
Le flacon, franco, 8 francs ; les trois, franco, 23 fr. 25.
Aucun envoi contre remboursement.

JUBOL

Laxatif physiologique, le seul faisant la rééducation fonctionnelle de l'intestin.

L'éponge et le nettoie,
Evite l'Appendicite et l'Entérite,
Guérit les Hémorroïdes,
Empêche l'excès d'embonpoint,
Régularise l'harmonie des formes.

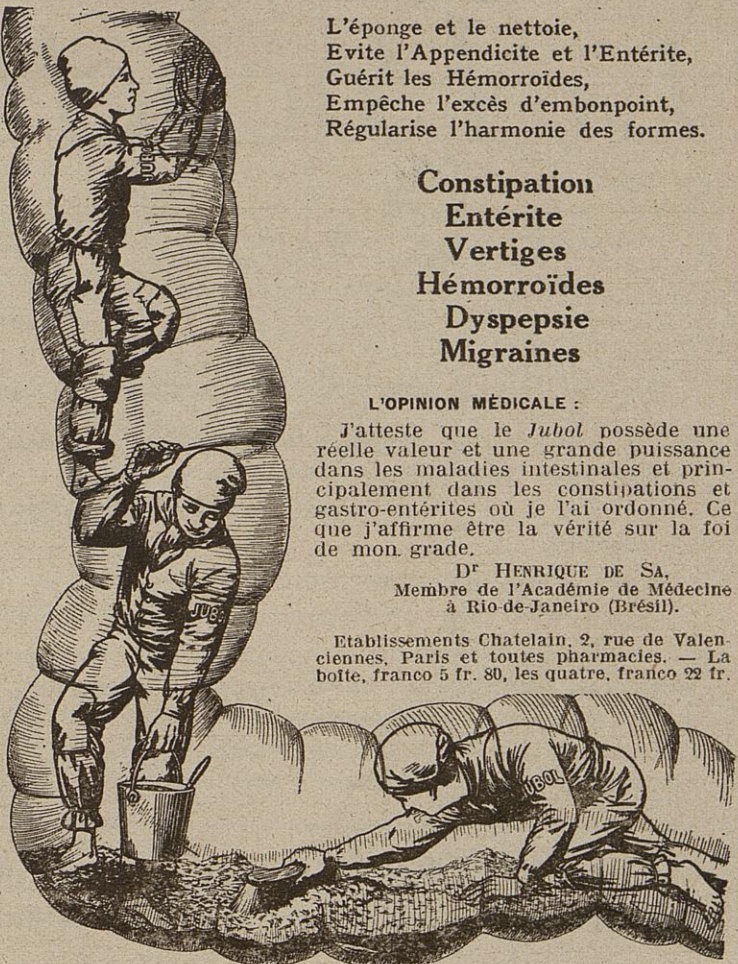
Constipation
Entérite
Vertiges
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines

L'OPINION MÉDICALE :

J'atteste que le *Jubol* possède une réelle valeur et une grande puissance dans les maladies intestinales et principalement dans les constipations et gastro-entérites où je l'ai ordonné. Ce que j'affirme être la vérité sur la foi de mon grade.

Dr HENRIQUE DE SA,
Membre de l'Académie de Médecine
à Rio-de-Janeiro (Brésil).

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. — La boîte, franco 5 fr. 80, les quatre, franco 22 fr.



FANDORINE

80 % des femmes ne sont pas satisfaites de leur santé.

A partir de 40 ans, la femme s'engraisse par suite d'insuffisance glandulaire.

Seule l'opothérapie (*Fandorine*) peut la guérir et lui conserver une taille normale.

Communication :
Académie de Médecine
(13 juin 1916).



Spécifique des
Maladies de la femme

Arrête
les hémorragies.

Supprime
les vapeurs.

Guérit les fibromes
non chirurgicaux.

Toute femme doit
faire chaque mois une
cure de FANDORINE.

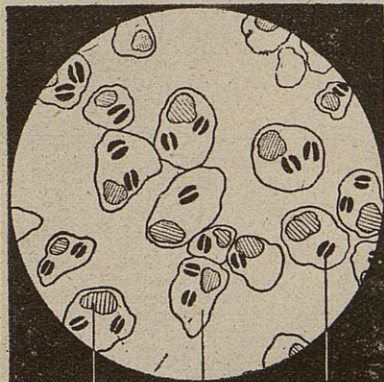
Etablissements Chatelain,
2, rue Valenciennes, Paris.
Le flac. de *Fandorine*, fco
11 fr.; flac. d'essai, fco 5.30.

Pagéol

ÉNERGIQUE ANTISEPTIQUE
URINAIRE

Guérit vite et radicalement
Supprime les douleurs
de la miction
Évite toute complication

Communication à l'Académie
de médecine du 3 décembre 1912.



Noyaux des Globules
Globules blancs
Gonocoques
Goutte de pus vue au microscope.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La demi-boîte, franco, 6 fr. 60 la grande boîte, franco, 11 francs.
Aucun envoi contre remboursement.

VAMIANINE

Dépuratif intense du sang,
non toxique

Avarie, Tabes,
Maladies de la Peau

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies.
Le flacon, franco, 11 francs.

Aucun envoi contre remboursement.

Brochure sur demande.



Vamianine juggle
l'avarie et en
empêche toutes les
manifestations.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

Exiger la forme nouvelle en comprimés, très rationnelle et très pratique.

Etab. iss. Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La boîte, fco 5 fr. 30; les 4, fco 20 fr.; la grande boîte, fco 7 fr. 20; les 3, fco 20 francs.



Excellent produit non toxique, décongestionnant, antileucorrhéique, résolutif et cicatrisant. Odeur très agréable. Usage continu très économique. Assure un bien-être réel.

Sauvée grâce à la GYRALDOSE

QUELQUES DÉTAILS IMPORTANTS SUR

La Pochette Surprise

DU

"PAYS DE FRANCE"

5.000 Prix 50.000 fr.
d'une valeur de ..

Le seul fait de demander une pochette implique l'acceptation, sans restriction, du règlement.

— Les pochettes attribuées sont adressées directement aux bénéficiaires avant la publication de la liste officielle. Le classement, rigoureusement établi, ne permet aucune erreur, ni aucune omission.

— Les numéros des pochettes déjà attribuées n'existant plus, nous recommandons aux concurrents de ne plus les demander.

— Les bénéficiaires des pochettes doivent, quand ils réclament leur prix, joindre à leur lettre le bon placé dans la pochette, ainsi que l'enveloppe numérotée, et nous couvrir, s'il y a lieu, des frais d'expédition de leur prix.

— Toutes les pochettes demandées sont scrupuleusement envoyées par notre service; cependant, il arrive que, sur la quantité, quelques-unes ne parviennent pas à destination. Dans ces cas particuliers, il nous est impossible de délivrer le prix gagné par le concurrent, puisque nous ignorons le contenu de la pochette qui lui a été expédiée. Ce n'est qu'à la liquidation générale du concours, quand les prix non distribués se retrouveront automatiquement, que nous pourrons, sur simple justification d'identité, donner satisfaction aux gagnants dont il est question dans ce paragraphe.

AVIS IMPORTANT. — *Les gagnants qui n'auront pas réclamé leur prix dans un délai de trente jours à dater de la publication des résultats seront déchus de leurs droits.*



N'est-il pas juste que dans chaque foyer qu'il a contribué à sauver de la ruine et de la honte de la défaite soit placée l'image de celui qui, par sa claire vision et son énergie, a aidé à vaincre les Allemands?

Beaucoup ont eu cette idée et le statuaire Auguste Maillard a exécuté, pour l'Etat et le département de la Seine, le

BUSTE DU MARÉCHAL FOCH

C'est la copie demi-grandeur de cette œuvre d'art que le « Pays de France » met en vente dans ses bureaux, 6, boulevard Poissonnière, au prix de **15 francs**.

Franco à domicile : A Paris, 18 fr. 50. — Dans les départements, 19 fr. 50.

PAYABLES EN MANDAT-POSTE ADRESSÉ A M. L'ADMINISTRATEUR DU PAYS DE FRANCE, 6, BOULEVARD POISSONNIÈRE, PARIS.

LE PAYS DE FRANCE

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

du 19 au 26 Avril

Un gros incident a troublé cette semaine les délibérations de la Conférence de la Paix. La question de Fiume, après avoir donné lieu à d'interminables controverses, allait peut-être se régler par un compromis que l'Italie n'était pas éloignée d'accepter, bien qu'il ne réalisât point ses aspirations. Il s'agissait de se mettre d'accord sur la rédaction de certaines clauses, lorsque, le 23 avril, au cours même de ces négociations, le président Wilson faisait publier une sorte de manifeste dans lequel il exprimait, visiblement à l'intention du peuple italien, son opinion sur les revendications de nos alliés à l'égard de Fiume et de la Dalmatie. C'était remettre en question le fruit de longs et pénibles débats. En résumé, le président exposait : qu'il ne regardait pas la Conférence comme liée par les engagements pris par les alliés envers l'Italie antérieurement à l'entrée en guerre des Etats-Unis ; que les traités de paix à conclure, desquels doit résulter la reconstruction de l'Europe, ne peuvent être basés que sur les principes formulés par lui, parce que c'est en les invoquant que les empires centraux ont déposé les armes ; que ces principes s'opposent à l'attribution à l'Italie de Fiume, qui d'abord n'est pas absolument italienne et ensuite est indispensable à l'existence de l'Etat yougo-slave ; que l'Italie, ayant reçu d'autres satisfactions, a le devoir de renoncer à quelques-unes de ses prétentions s'il le faut pour favoriser l'établissement de la jeune nation sa voisine, etc., etc.

Outre que les idées développées dans ce document sont défavorables aux revendications auxquelles l'Italie est extrêmement attachée, la délégation dirigée par M. Orlando a pris sérieusement ombrage de cette manière de les soumettre au public sans l'avoir consultée et au moment où il semblait qu'un accord allait s'établir enfin entre elle et la Conférence. M. Orlando a estimé de plus que, de la publication de ce manifeste, qui fait appel directement à la conscience italienne, pouvait résulter entre son gouvernement et la nation une grave mésentente. Le premier italien faisait donc annoncer, le 25, qu'il se retirait de la Conférence de la Paix, et quitterait Paris le jour même avec la délégation. Le différend n'ayant pas été aplani, les délégués de l'Italie sont, en effet, partis pour Rome le soir même.

Les délégués que le gouvernement allemand a été invité à envoyer à Versailles pour recevoir communication des conditions de la paix, et dont l'arrivée était prévue pour le 25 avril, ne s'y rendront que vers le 1^{er} mai. Les gouvernements boches s'étaient avisés, au dernier moment, de ne déléguer auprès de la Conférence que des personnalités de second plan, des courriers, dont le rôle se fût borné à recevoir le traité et à le porter à Berlin où on l'eût examiné et critiqué à loisir. Il a fallu leur signifier de nouveau la convocation pour qu'ils se conforment à ses termes : ils ont alors annoncé l'envoi de plénipotentiaires autorisés au besoin « à traiter l'ensemble de la question de la paix », et avec lesquels on les laissera d'ailleurs communiquer librement.

On peut espérer que ce retard permettra à la Conférence d'achever l'examen des questions au sujet desquelles elle n'a pas pris encore de résolutions ; elles sont assez nombreuses, et ce ne sont pas les moins épineuses qui restent à régler. A la date du 26, la question de Dantzig n'avait pas reçu de solution ferme : du moins ne l'avait-on pas annoncé. Pour celle de Kiao-Tchéou, on proposait un règlement qui ne donnait satisfaction ni à la Chine ni au Japon.

Les divisions polonaises ont commencé à arriver en Pologne. Celles qui s'y rendent par voie de terre ont jusqu'à présent traversé l'Allemagne sans incident notable malgré l'hostilité évidente de la population. On n'a eu cependant à signaler que quelques retards, attribués par les autorités à la pénurie de charbon. Quoi qu'il en soit, le premier échelon, commandé par le général Bernard, qui s'est distingué en Champagne, est arrivé, le 18, à Varsovie ; le 21 y arrivait à son tour le général Haller avec son état-major : ils furent accueillis avec un enthousiasme extraordinaire. Les troupes polonaises du front avaient fêté l'arrivée de leur général et de leurs camarades en remportant une série de victoires. Dans la carte ci-contre, la direction générale des opérations qu'elles poursuivent, sur un front de 240 kilomètres, pour refouler les bolcheviks, est indiquée par des flèches. Au cours de ces opérations, les Polonais avaient chassé les Russes de Novogrodek le 19. La grande ville de Vilna tombait en leur pouvoir le lendemain. Presque en même temps, après cinq jours et cinq nuits d'une lutte acharnée et de combats corps à corps, nos amis occupaient Baranovitchi, le plus important nœud de chemins de fer de cette région. La sec-

tion Vilna-Lida du chemin de fer était intacte et ils capturèrent là de nombreux wagons et des locomotives. La nouvelle de la prise de Vilna arriva à Varsovie pendant qu'on y célébrait, pour la première fois depuis cent ans en pleine liberté, la fête de Pâques : aussi y fut-elle reçue avec des transports de joie.

L'armée polonaise continue à progresser en direction de Minsk. D'autres opérations se poursuivent favorablement dans la région de Lemberg ; mais cette ville continue à être bombardée par les Ukrainiens. La question de Dantzig serait, dit-on, réglée par un compromis. La Ligue des Nations confierait à la Pologne le mandat d'administrer Dantzig. Les Polonais pourraient y maintenir une garnison et surveiller l'administration, mais la municipalité jouirait cependant d'une demi-indépendance.

Les procédés du gouvernement de Bela Kun continuent à alarmer les pays voisins. Aussi assiste-t-on dans ce moment au début d'une croisade contre la Hongrie communiste. On annonçait, le 23, qu'une offensive générale était menée, en direction de Budapest, par les Tchéco-Slovaques, par les Roumains et par des forces françaises. Le gouvernement soviétiste chancelait et avait expédié un agent à Vienne chargé d'ouvrir des négociations avec l'Entente.

On apprenait, le 26, que Kiev venait d'être libéré des bolcheviks grâce à l'appui des paysans de la région, qui est entièrement soulevée contre eux. D'autre part, l'amiral Koltchak annonçait que ses opérations se poursuivent maintenant de telle sorte qu'il peut se passer de l'aide de l'étranger.

A Munich, les communistes étaient à la veille, le 26, de succomber sous l'effort dirigé contre eux par le gouvernement Hoffmann.

Chez nous, le Parlement se donne des vacances qui ont commencé le 25 ; la Chambre des députés rentrera le 6 mai ; le Sénat reprendra ses séances le 13.

L'aviation française a perdu un de ses plus audacieux représentants ; en se rendant de Paris à Rome en mission officielle sur un avion de bombardement, Védérines s'est tué accidentellement, son appareil s'étant abattu près de Saint-Rambert-d'Albon (Drôme). Son mécanicien Guillaumain a également perdu la vie dans cet accident dont on ignore les causes. Le vaillant aviateur est unanimement regretté.

La Foire de Paris a ouvert ses stands le 25 avril. Cette grande manifestation commerciale n'avait pas eu lieu l'année dernière, le terrain qui lui était affecté étant trop exposé à recevoir les obus de Bertha.



LES SUCCÈS POLONAIS CONTRE LES BOLCHEVIKS.

NOTRE COUVERTURE

M. HERBERT CLARKE HOOVER

CONTROLEUR DES VIVRES EN AMÉRIQUE

M. Hoover a résigné, le 1^{er} mai, les fonctions de « ravitailleur » qu'il remplissait gratuitement. La France et ses alliés n'oublieront pas que, s'ils ont mangé à leur faim pendant la guerre, c'est à M. Hoover qu'ils le doivent ; et qu'en les ravitaillant, il les a aidés à remporter la victoire.

Lorsque la guerre éclata, M. Hoover, qui est né à Iowa en 1875, dirigeait de Londres des mines de l'Afrique du Sud, qui lui rapportaient 250.000 francs par an. Laisant là ses affaires, il se consacra d'abord à faciliter le rapatriement de ses compatriotes surpris par les hostilités sur le continent. Puis, sans mandat officiel, agissant de sa propre initiative et comme simple particulier, il négocia avec les belligérants pour assurer, par des moyens qu'il dut improviser, le ravitaillement de la Belgique et des Flandres que l'occupation avait réduites à une détresse indicible.

Pour ne parler que des régions envahies du nord de la France, elles ont reçu, grâce à l'organisation de M. Hoover, entre le 1^{er} octobre 1914 et le 1^{er} mai 1919, 1.100.000 tonnes de vivres et de vêtements représentant une valeur de plus d'un milliard, et, de plus, elles ont bénéficié de la répartition judicieuse de 7.000.000 de tonnes de produits locaux. La Belgique a reçu dans le même temps des approvisionnements pour plus de 4 milliards et demi de francs.

Lorsque les Etats-Unis entrèrent dans la lutte, M. Hoover, nommé « contrôleur de la nourriture », reçut officiellement la mission de nourrir l'Amérique et ses alliés dans des conditions particulièrement difficiles : il s'en est acquitté de manière à mériter notre gratitude à tous.

MILLIONS D'HIER... MILLIARDS D'AUJOURD'HUI

Les flonflons de l'armistice et les canons de la victoire se sont tus ; les « poilus » rentrent chez eux, les uns après les autres, et reprennent leurs occupations d'autrefois ; encore quelques semaines et nous aurons la paix — la paix définitive, après laquelle, pendant ces quatre dernières mortelles années, nos cœurs ont tant de fois soupiré. Cependant, comme dit Gavroche, « les petits pains d'un sou coûtent toujours trois sous ».

Nulle expression, dans son pittoresque, ne rend aussi bien l'extraordinaire dévalorisation de l'argent à laquelle nous avons assisté, en même temps qu'à tant d'autres phénomènes, depuis 1914.

Avez-vous remarqué, en effet, que l'on ne parle plus que par milliards ? Ce chiffre, que l'on osait à peine prononcer il y a cinquante ans, tant il paraissait énorme, est entré dans la langue courante. On disait bien déjà, dans les arithmétiques, que 1.000 milliards font un trillion ; que mille trillions font un quadrillion, etc. ; mais ces chiffres semblaient appartenir au domaine de la haute fantaisie, et l'esprit ne s'y arrêtait pas.

Aussi, quand on apprit, en 1871, que l'Allemagne exigeait de nous une indemnité de guerre de 5 milliards, ce fut, non seulement en France, mais dans le monde entier, un véritable sentiment de stupeur. On désespérait de ne jamais pouvoir les réunir.

Nous nous souvenons encore des calculs ingénieux que des statisticiens de l'époque faisaient pour essayer de faire comprendre, et de comprendre eux-mêmes, sans doute, ce que c'était qu'un milliard.

Supposons, disait l'un, que le milliard soit composé de pièces de 5 francs, dont le diamètre est de 37 millimètres, et que toutes ces pièces soient placées à la suite les unes des autres ; elles formeraient une ligne de 7.400 kilomètres, soit environ sept fois la plus grande distance qu'il soit possible de parcourir en ligne droite sur le territoire français. Prenons maintenant des pièces d'or de vingt francs : la distance serait encore de 1.050 kilomètres, soit la distance de Paris à Berlin.

de son sang ; 203 milliards pour l'Anglais ; 150 milliards pour l'Américain, etc.

Pauvres petits quinze milliards du coût total de la guerre de 1870-1871, — indemnité comprise, — où êtes-vous donc ?

Et où sont, aussi, les millionnaires d'antan ?

Millionnaire ! Le mot eut vraiment de l'éclat, du prestige, pendant longtemps, quand on disait de quelqu'un : « Un tel ? Mais il est millionnaire, mon cher ! » Le quidam prenait tout de suite de l'importance. On lui accordait de l'intelligence, de l'esprit ; les femmes, même, le trouvaient beau.

Relisez les romanciers de la première période du XIX^e siècle. Vous verrez que les jeunes héros de l'époque, avec 3.000 livres de rentes, pouvaient mener la vie à grandes guides, se payer maîtresse, laquais et voiture. Avec quel respect, quelle admiration, dans les feuilletons d'alors, ne parlait-on pas des millionnaires, de leurs équipages et de leurs meutes ! Ils étaient les rois de Tortoni, et, boulevard de Gand, on se retournait pour les voir passer.

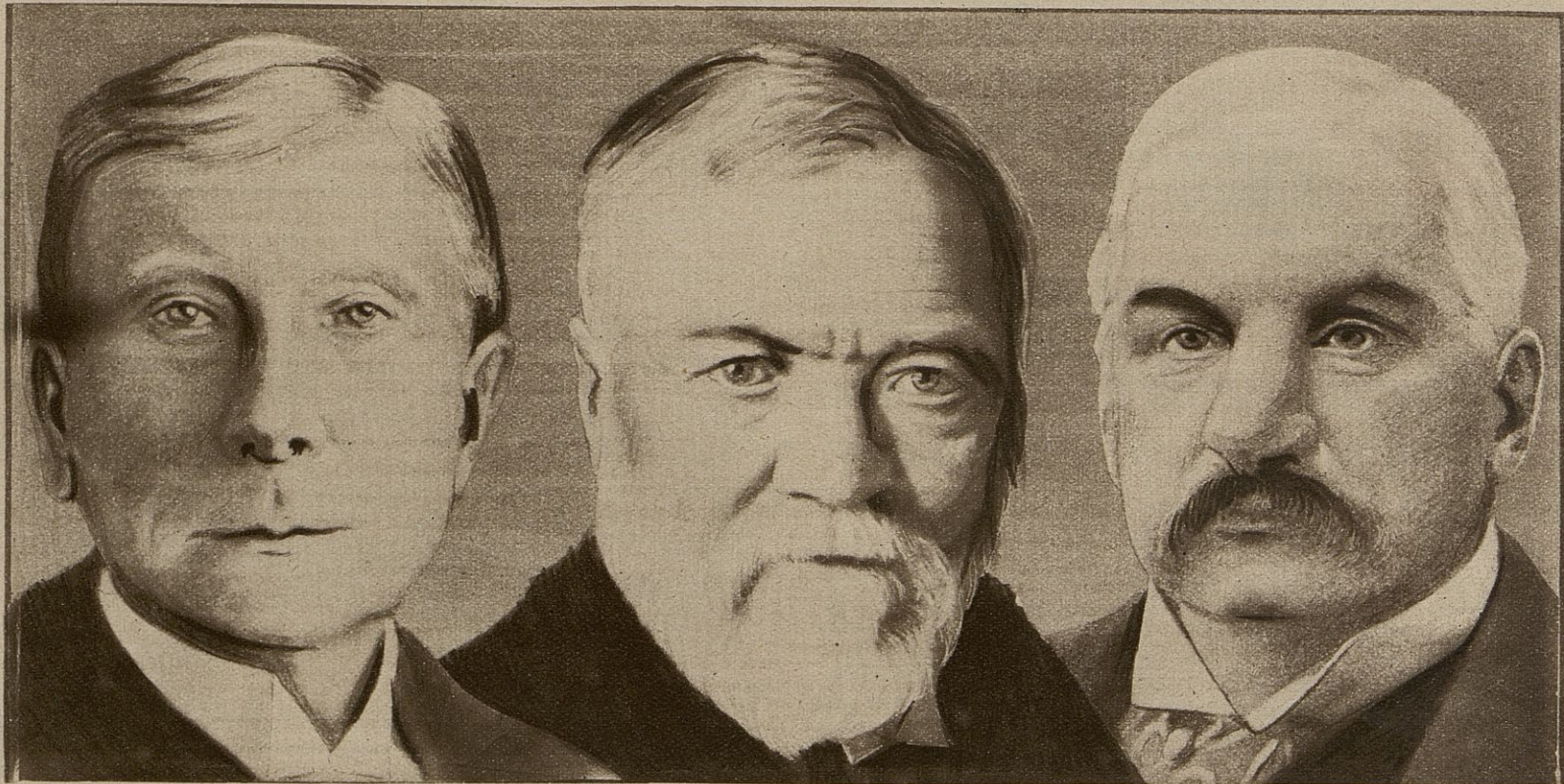
Relisez Paul de Kock, et vous verrez que même pendant le second Empire c'était encore quelque chose que d'avoir le million. Et pourtant, les temps commençaient déjà à devenir durs, et Emile Pereire disait, prophète mélancolique : « Dans vingt ans, il faudra au moins 25.000 francs pour vivre à Paris comme un gueux ! »

Il voyait trop juste, hélas !

La vie est devenue de plus en plus lourde, et depuis la guerre, surtout, le coût de l'existence a si bel et si bien augmenté que l'agréable est devenu l'utile, et que le million — qui permettait le superflu — procure à peine le nécessaire.

Pauvre millionnaire, vraiment, et comme Grammont-Caderousse avait raison quand il disait : « C'est une erreur de croire qu'on est millionnaire avec un million. » Et Harduin n'avait pas tort non plus quand il prétendait

TROIS MILLIARDAIRES AUTHÉNTIQUES



M. ROCKEFELLER.

M. CARNEGIE.

M. PIERPONT MORGAN.

Reprenons les pièces de cent sous et, au lieu de les étaler en longueur, superposons-les : on en ferait une colonne de 520 kilomètres, soit soixante fois la hauteur de la montagne la plus élevée du globe, — le Gaorisankar, — qui n'a que 8.840 mètres d'altitude.

En billets de banque de 100 francs, le milliard couvrirait une superficie de 452 mètres de côté, soit 204.300 mètres carrés.

Supposons, disait un autre, qu'on mette cinq francs de côté « non par semaine, non par jour, mais par minute, soit 7.200 francs par jour. En combien de temps amasserait-on un milliard ? Le calcul n'est pas difficile et donne 138.889 jours, ou peu s'en faut, ce qui fait un peu plus de 380 ans. »

Ainsi calculaient nos statisticiens, qui finissaient par en perdre la tête. Tandis que, maintenant, on parle de milliards comme de la chose la plus naturelle du monde : les milliards de la guerre, les milliards de la paix, les milliards des grands travaux en projet, les milliards de ceci, les milliards de cela ! Les journaux sont remplis de ce mot qui ne dit plus rien à notre imagination.

La guerre a coûté mille milliards, écrivait l'autre jour un journal, sans avoir l'air de s'étonner le moins du monde ; et notre confrère d'énumérer ce qui revient à chacun des belligérants dans cette fantasmagorie, — nous ne dirons pas de louis d'or, — mais de billets de toutes couleurs : 222 milliards pour le Français, bon premier partout, qu'il s'agisse de son argent ou

que le millionnaire est « un faux riche qui passe son temps à tirer le diable par la queue ».

Nous en connaissons pourtant qui se contenteraient de cette médiocrité. Et puis, le terme lui-même de millionnaire a perdu de sa précision. Il s'applique, depuis la guerre surtout, à quiconque n'en possède pas qu'un seul, mais des dizaines, voire même des centaines.

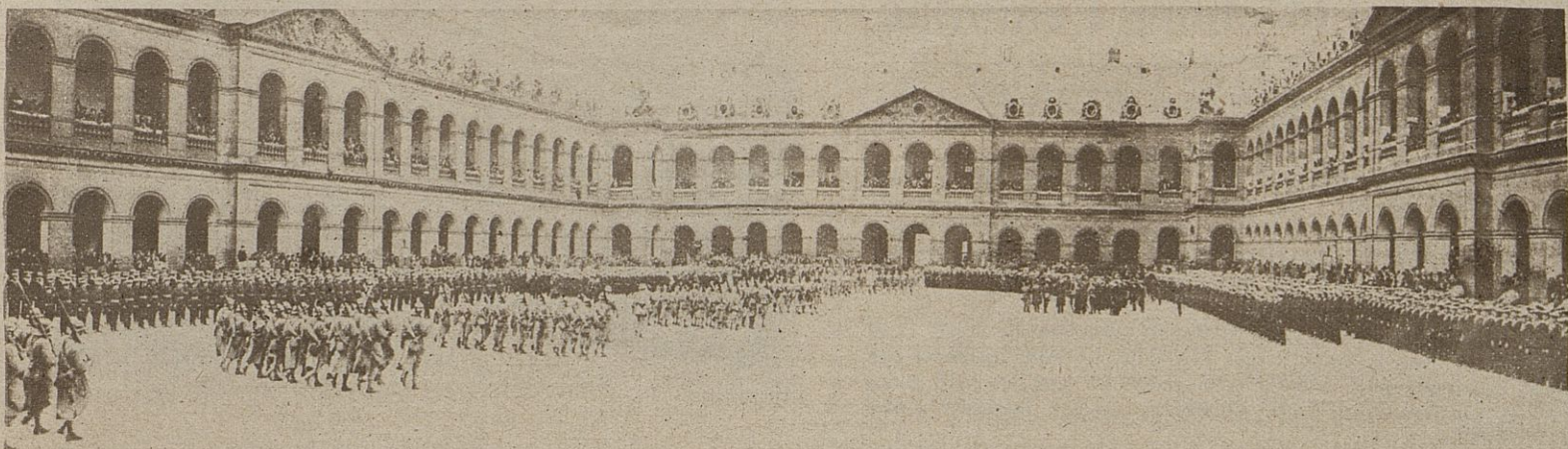
Mais existe-t-il des milliardaires en France ? Nous ne voudrions pas en jurer. Il fut un temps, encore assez proche de nous, où l'on pouvait affirmer qu'il n'y en avait pas un seul sur le continent européen. L'Angleterre, qui était la nation la plus riche du vieux monde, n'en possédait même pas. Les statistiques successorales britanniques n'attribuaient à l'ensemble des successions au-dessus de 25 millions de francs qu'une valeur totale de 850 millions de francs environ. Le baron Hirsch, dont la succession fut recueillie en 1901-1902, et qui passait pour le plus riche habitant de la Grande-Bretagne, n'était que quart de milliardaire.

Les fortunes immenses restent l'apanage de l'Amérique, encore que l'on y puisse compter les milliardaires sur les doigts. On n'en citait que trois authentiques avant la guerre : Pierpont Morgan, Carnegie et Rockefeller. La fortune de ce dernier était estimée à 5 milliards de francs. Et le pauvre homme, on le sait, ne peut vivre que de brouet.

Alors, à quoi bon tant d'argent ?

JEAN CAROLLES.

PARIS FÊTE LA VISITE DES MARINS ANGLAIS



Le 23 avril, Paris a reçu la visite d'une délégation de la marine britannique comprenant l'amiralissime Beatty 4 amiraux, 160 officiers et un millier de marins. On voit, en haut de la page, aux Invalides, nos poilus défilant devant les marins anglais. Au-dessous, à gauche, les saluant, le général Berdoulat et l'amiral Beatty ; à droite, ces deux derniers passent en revue les matelots. Ici, les marins passent, musique en tête, devant le Grand Palais, acclamés par la foule.

Une Visite à l'École Hôtelière Féminine

Sur la lisière du parc de La Muette, au n° 7 du boulevard Beau-Séjour, ce petit hôtel coquet dissimulé dans le feuillage, à l'entrée d'une villa élégante, c'est l'École Hôtelière féminine de Paris.

Sa création ne date que de trois ans. C'est au mois de février 1916, en pleine guerre, que M^{lle} Valentine Thomson, fille du député de Constantine, ancien ministre de la marine, conçut le projet de cette fondation. Et, dès lors, elle en poursuivit l'exécution avec ce zèle inlassable qui caractérise toutes ses initiatives, toutes ses tentatives, tout son admirable programme de solidarité féminine.

Ce qu'est actuellement l'École Hôtelière féminine de Paris : un concept grandiose dans un cadre exigü. Il a fallu, en effet, posséder une prodigieuse ingéniosité pour adapter cette demeure, dont les proportions dépassaient à peine celles d'une garçonnière un peu luxueuse, à son affectation nouvelle.

J'ai naturellement subi, comme tout visiteur, le « tour du propriétaire ». Mais, à l'encontre de ce qui se produit si souvent, cela fut charmant, intéressant et instructif. J'étais d'ailleurs guidé dans ce voyage



LE HALL, BUREAU DE L'HOTEL.



LA SALLE A MANGER, AVEC VUE SUR LA CUISINE.

autour de quelques chambres par l'aimable directrice de l'École, M^{lle} Parenteau.

La disposition est classique : c'est le prototype, en miniature, de ce que pourrait, de ce que devrait être une École Hôtelière française qui s'inspirerait, en augmentant considérablement les proportions, de cette jolie maquette.

Au rez-de-chaussée, un bureau, qui est en même temps un salon d'attente : des lambris de stuc imitant le cuir chromé ; tapisserie claire, faisant contraste sans choquer le goût. Et des meubles classiques, mais semés çà et là avec cette originalité heureuse qui est toute la caractéristique de la maison, et qu'on retrouve à chaque pas.

La salle à manger fait suite à cette pièce : c'est le joyau de l'habitation : une salle claire, gaie ; le couvert, mis par petites tables, rangées avec un ordre asymétrique. Et des fleurs partout : classiques, sur les tables, en gerbes (négligemment nouées ; originales, en tulipes de style, autour des ampoules électriques du plafond ; gaies, courant sur la tapisserie des murs clairs, et se mêlant presque aux fleurs vraies du jardin, si proches derrière la glace d'un grand mirador clair. Les sièges, vert pâle, sont des sièges de jardin. On a l'impression d'être dans une serre, et cela est d'un effet très heureux.

Mais ce qui caractérise cette installation, c'est la présence d'une grande baie vitrée, de toute la largeur, de toute la hauteur de l'un des pans de mur, et donnant sur la cuisine.



UN GROUPE D'ÉLÈVES DEVANT L'ÉCOLE.

Car jamais on n'imagina cuisine aussi propre, aussi ordonnée, aussi appétissante. Ce n'est plus ici le laboratoire où des experts excellent dans l'art de composer chimiquement des sauces et des mélanges, où des mitrons s'essayent à accommoder des restes douteux : c'est la cuisine au grand jour. Et, de même que, dans certaines villes maritimes, la vue des poissons vivants, évoluant dans des viviers attenants aux restaurants, excite l'appétit des gastronomes, qui peuvent faire leur choix autrement qu'en consultant les appellations bizarres d'une carte, de même, ici, les dîneurs mangent d'un meilleur appétit lorsqu'ils ont sous les yeux la preuve évidente que ce qu'on va leur servir est préparé avec un raffinement de propreté, de goût et d'art qu'ils doivent apprécier.

La cuisine française, malgré sa renommée mondiale, a eu parfois des évolutions malheureuses.

Aux temps classiques de Gargantua et de Pantagruel, la cuisine n'était pas une officine. Et nos grassouillets ancêtres n'avaient pas encore songé à élever une muraille de Chine entre la cuisine et la salle à manger. A cette époque, ils tenaient à connaître ce qu'ils mangeaient, et ils avaient raison.

Aujourd'hui encore, dans beaucoup de cités de l'Islam, la coutume orientale veut que la préparation des mets se fasse sous les yeux des dîneurs : dans la plupart des restaurants, la cuisine est apparente, et très propre. Aucun détail de ce qui s'y passe ne peut échapper aux yeux des convives.

Il faut peut-être ajouter que cela procède aussi d'une autre cause : la certitude de n'être pas empoisonné, car la coutume du « mauvais café » n'est pas encore bannie des habitudes d'Orient.

Ici, où ce risque est de moins en moins couru, il y aurait néanmoins avantage à tenter le retour à une tradition très française, très logique, et qui eût dû rester une caractéristique.



Il y a encore, au rez-de-chaussée de ce minuscule palais, une salle de cours et d'études, où l'on enseigne la comptabilité, l'anglais ; où l'on fait des cours théoriques dont les élèves devront s'inspirer plus tard dans la pratique de leur profession.

Car cet enseignement théorique s'accompagne, pendant le temps passé à l'école, d'un stage dans tous les services, depuis la cuisine jusqu'à la caisse, en passant par les chambres, l'économat, la lingerie, l'office.

Au premier étage, les chambres de la directrice et de la sous-directrice : la première est un modèle de bon goût : elle concilie l'intimité du home avec les prescriptions d'hygiène si justement chères au Touring-Club. Elle pourrait servir de modèle-type à maints hôteliers qui, en général, ont très bien su s'adapter à l'une ou l'autre méthode, mais rarement sont arrivés à joindre l'utile à l'agréable, à faire une chambre d'hôte qui ne ressemble exclusivement ni à une salle d'opération, ni à un salon persan.

Et cependant la mode persane, ici même, est en honneur, à l'endroit où on devrait le moins s'attendre à la rencontrer : les dortoirs des jeunes



LA CUISINE ET LES ÉLÈVES AU TRAVAIL.



LA SALLE D'ÉTUDES DE L'ÉCOLE HÔTELIÈRE.

filles ont leurs murs couverts de tapisseries d'un aspect exquis : fruits savoureux, dont les teintes osées se marient curieusement ; fleurs étranges, qui semblent être nées dans les plis d'un kimono ; tentures simples, claires, assorties aux tapisseries : des lits blancs, espacés ; de grands meubles-vestiaires ; des fenêtres larges ouvrant sur le jardin.

La salle de bains est classique, luxueuse, moderne. Deux pièces claires où s'alignent de larges lavabos de faïence incitent à cette propreté qui est, par-dessus tout, le grand luxe de cette maison.

L'École Hôtelière féminine peut recevoir vingt-six élèves internes et une quinzaine d'externes. La durée des cours est de trois mois pour les élèves qui veulent s'instruire de tous les enseignements de leur profession, connaître la comptabilité d'hôtel, posséder des notions pratiques d'anglais.

Une seconde catégorie, destinée à être simplement des femmes de chambre d'élite, ne suit qu'un mois de cours. Mais les élèves, de l'une comme de l'autre catégorie, doivent passer par tous les rouages de l'école, faire tour à tour tous les travaux, s'assimiler à toutes les besognes. Et cela explique la tenue admirable de cette hôtellerie modèle.

La création de l'École Hôtelière féminine était une conception ingénieuse et hardie. La perfection réalisée dans l'agencement de cette maison d'instruction est tout à l'honneur de sa directrice, M^{lle} Parenteau.

Bien que le stage de un à trois mois fait par les élèves à l'école soit assez bref, celle-ci possède en tout temps le maximum de jeunes filles qu'elle peut recevoir.

Voici, d'autre part, le thème du programme qui mit d'accord les membres du conseil d'administration de l'École Hôtelière :

« Organiser cette école de sorte que ses locaux et son personnel enseignant soient utilisés à leur maximum, en conjuguant l'internat et l'externat, et en imposant l'anglais comme langue usuelle.

» Fournir les cours et la pension aux prix les plus réduits possibles, afin d'en permettre l'accès aux personnes de condition modeste, mais animées de bonne volonté.

» Trouver dans la main-d'œuvre féminine l'appoint nécessaire à la remise en exploitation des hôtels réquisitionnés, et combler en partie les vides créés par la guerre sans aucune aide indésirable.

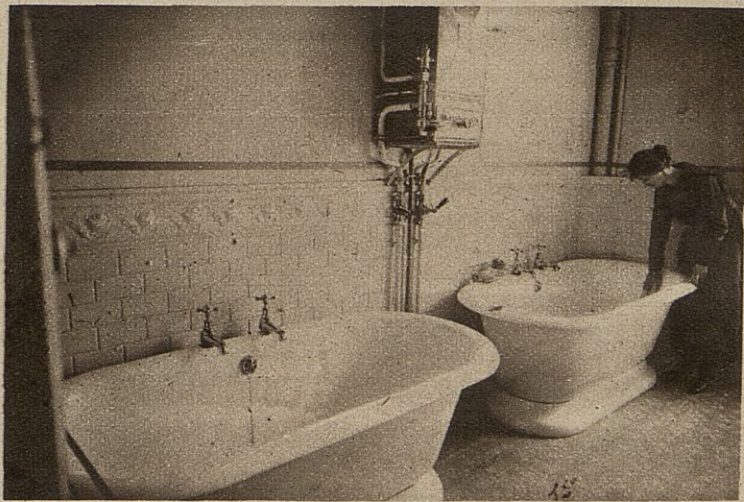
» Parfaire l'éducation hôtelière des élèves, de sorte que nos clients, voyageurs, touristes, français ou étrangers, ne regrettent jamais l'hôtellerie cosmopolite d'avant 1914.

» Dans ce but, recevoir à titre onéreux ou gratuit des orphelines de la guerre. »

Le grand point était, en effet, de remplacer, au lendemain de la guerre, dans l'industrie hôtelière, l'innombrable personnel allemand qui, jadis, s'était spécialisé dans cette branche.

Qui ne se souvient avoir été obsédé, au cours de ses voyages, par l'obséquieuse domesticité de ce personnel roide, passif, semblant militarisé et « trop poli pour être honnête » ?

Aujourd'hui, les hommes, démobilisés, reprennent peu à peu, partout, leurs fonctions d'avant-guerre.



LA SALLE DE BAINS AVEC LE CONFORT MODERNE.

Existe-t-il une branche de l'activité sociale où la présence des femmes soit mieux indiquée ?

Et ne semblent-elles pas plus à leur place en réglant l'agencement d'un home, grand ou petit, en s'occupant de détails de toilette, de propreté, d'hygiène, qu'en conduisant un tramway ou en poussant des wagonnets sur les quais d'une gare ?

Certes, l'emploi exige des qualités : ces petites hôtelières de demain devraient, pour être parfaites, posséder la félinité effacée des serviteurs asiatiques, alliée à la discrétion des Orientaux et à l'intelligence des Latins.

Au-dessus de tout cela, elles auront d'instinct — et ce sera une innovation — cette finesse naturelle, cette aisance caractéristique des Françaises parisiennes.

Et le séjour qu'elles feront dans le cadre charmant de cette école sera, pour toutes, comme une cure de bon goût.

Quelques-unes semblent rebutées, les premiers jours, par la rudesse de certains travaux domestiques auxquels elles sont astreintes. On leur fait ressortir très doucement le caractère indispensable de cette éducation. Peu à peu elles s'assouplissent et sont toujours surprises de la rapidité avec laquelle s'écoule leur temps de stage. Il faut d'ailleurs ajouter que les prix de pension et d'instruction sont modiques : les externes acquittent un droit de cinquante francs par mois ; les internes paient cent vingt-cinq francs, et, pour cette somme, sont logées et nourries confortablement, et reçoivent une instruction admirablement appropriée.



UNE CHAMBRE TYPE D'HOTEL.



INSTALLATION DES LAVABOS.

C'est à regret qu'elles s'en vont, leur séjour terminé. Celles qui habitent Paris reviennent à l'école en visiteuses, pour revoir d'anciennes compagnes, pour se remémorer des souvenirs.

Pourquoi ceux qui s'intéressent au sort de cette grande corporation n'envisageraient-ils pas la création d'une maison de retraites pour les vieux serviteurs d'hôtels ?

Je suis convaincu que la plupart, qui sont de vrais professionnels, consentiraient à prélever sur leurs salaires une dime s'ils avaient l'assurance de trouver, après une vie de fatigue, un gîte confortable pour leurs vieux jours.

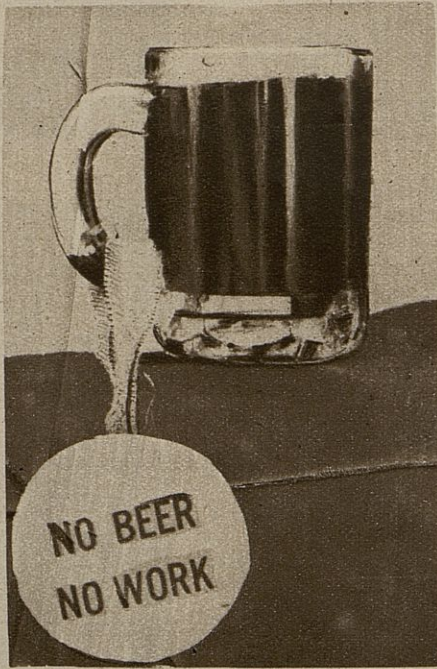
Que pensent de cette idée les créateurs de l'École Hôtelière ?

Tout récemment encore, les moines de certaines Trappes offraient aux voyageurs fatigués, aux touristes curieux d'impressions nouvelles une hospitalité de trois jours, après lesquels ils devaient continuer leur route, ou prononcer des vœux.

Les petites élèves de l'École Hôtelière féminine vont continuer leur chemin dans la vie, après une hospitalité de trois mois dans une maison aimée. Ne serait-il pas juste qu'en s'en allant elles conservassent l'espoir de revenir un jour, dans très longtemps, au logis hospitalier qui aura aidé leurs premiers pas dans la carrière qu'elles ont choisie ?

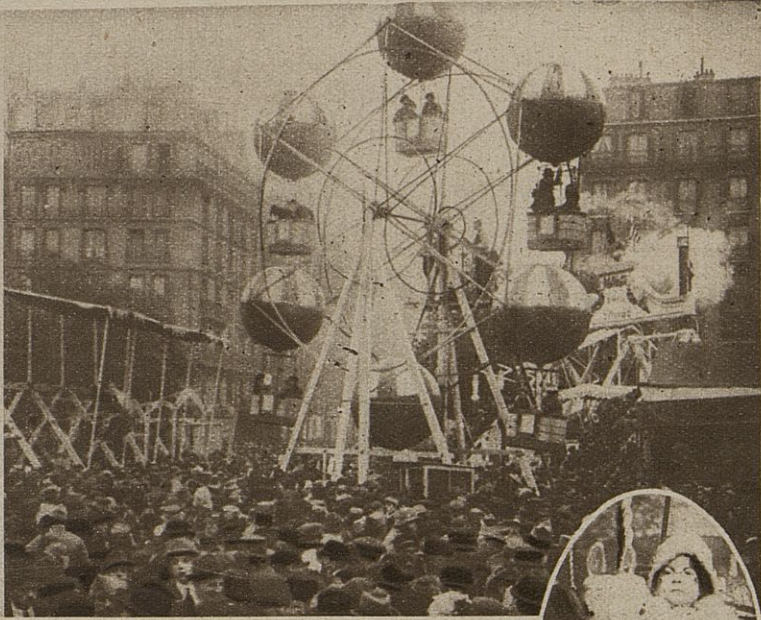
P. BOISCOURT-LAISNÉ.

"PAS DE BIÈRE, PAS DE TRAVAIL" DIT-ON A NEW-YORK



L'annonce de l'interdiction de la bière soulève à New-York d'innombrables protestations. Deux millions de mécontents expriment leur dépit par l'exhibition de devises appropriées. Le cireur a mis sur sa casquette qu'il ne fera pas reluire les bottes cet été s'il n'a pas de bière ; le mitron a mis sur la sienne : « Pas de bière, pas de pain. » Des devises analogues ornent des insignes qui se portent à la boutonnière et que des marchands ambulants vendent dans la rue.

UN TOUR A LA FOIRE AU PAIN D'ÉPICE



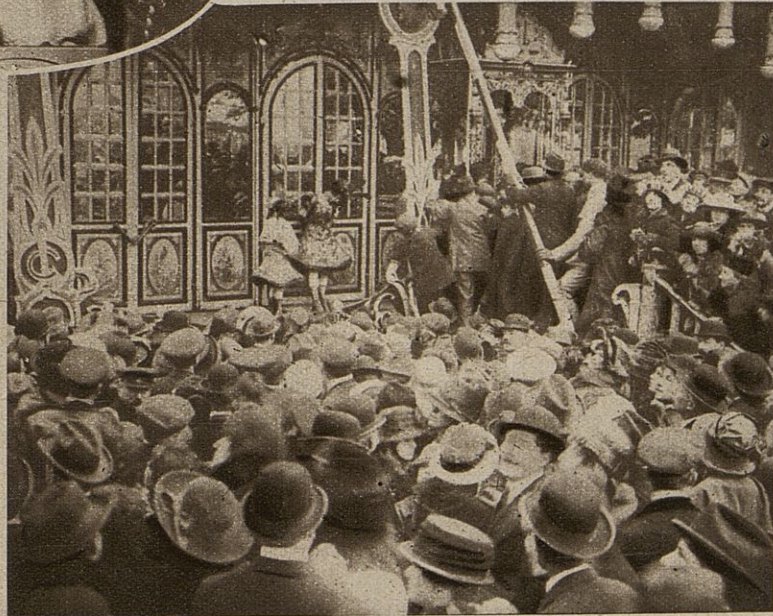
Chevaux de bois, balançoires, ballons captifs, tirs, jeux de hasard et confiseries, le Parisien retrouve là tout ce qui fait le charme de la foire, y compris la poussière et le vacarme des orchestres. Mais ce qu'il ne retrouve pas, ce sont les prix d'avant-guerre qui mettaient ces plaisirs à la disposition des plus petites bourses.



On voit par cette foule qui se presse devant les baraques que la « réouverture » de la foire au pain d'épice est un événement bien parisien.



Les attractions mécaniques sont toujours en faveur auprès de la jeunesse : ces enfants, dans le médaillon, se donnent l'illusion de conduire une auto.



La foire au pain d'épice qui n'avait pas été tenue pendant la guerre s'est rouverte le 20 avril et a retrouvé, grâce au beau temps, sa prospérité d'antan. Nous avons publié dans notre précédent numéro l'historique de cette institution toujours chère aux Parisiens ; c'est avec joie qu'après les émotions de la guerre ils vinrent revoir les mille attractions de la foire. On voit, à gauche, un jeu d'adresse ; à droite, des ballerines faisant la parade devant leur théâtre.

LA MARINE BRITANNIQUE AU SECOURS D'ARKHANGEL

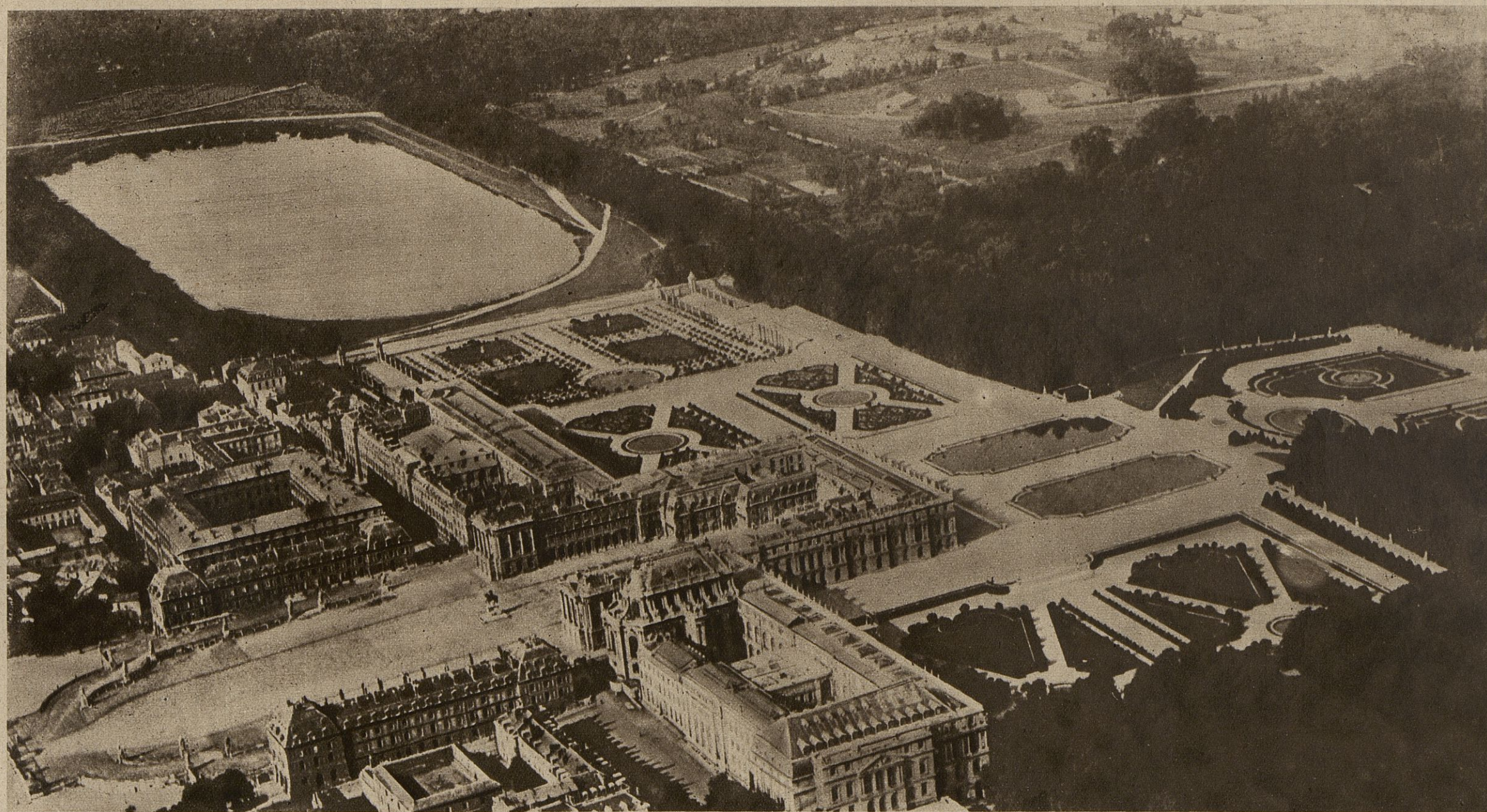


La gare de Soroka, d'où sortent ces officiers, est une des plus confortables de cette ligne construite en moins de deux ans, en pleine guerre, dans une région désolée. Dans le médaillon, on voit que la marine fait, à l'occasion, bonne figure à cheval.



En prévision de l'attaque possible d'Arkhangel par les bolcheviks, des forces britanniques occupent le chemin de fer de la côte Mourmane, seule voie par laquelle on puisse, en venant du nord, gagner cette région tant que la mer Blanche reste prise par les glaces. Ce détachement de « blue-jackets », ou fusiliers marins, vient d'arriver à Soroka, station de la ligne qui, partant de Kola, rejoint au nord du lac Onéga le réseau des grandes lignes russes.

VUE, PRISE D'UN AVION, DU PALAIS ET DU PARC DE VERSAILLES



Après avoir été, en 1871, témoin de la proclamation de l'empire allemand, qui eut lieu dans la galerie des Glaces, le palais de Versailles ne tardera pas à voir la consécration de sa déchéance. C'est là, en effet, que sera signée la paix qui doit délivrer le monde de la menace germanique. Le président Wilson y retrouvera des souvenirs chers à sa patrie : en 1783 y fut signé le traité qui mettait fin à la guerre d'Amérique. Le palais de Versailles, qui renferme d'incalculables trésors d'art, est une des plus fastueuses créations du génie français. Cette vue, prise d'un avion, le montre avec ses magnifiques dépendances : ses jardins, son parc, dessinés par Le Nôtre ; ses bassins, ses jeux hydrauliques alimentés d'eau par la machine élévatoire de Marly, et le somptueux quartier qui l'avoisine, contemporain du Grand Roi. Ce cadre n'est pas trop imposant pour le grand acte qui va s'y accomplir.



ECHOS



COLONIES ET COTON

L'Europe recevait et travaillait beaucoup de coton américain. Mais les Américains se sont dit qu'ils pourraient aussi bien le travailler eux-mêmes, c'est-à-dire le filer et tisser. Produisant 13 millions de balles de coton, ils en utilisaient sur place 3 millions en 1903. Maintenant ils en utilisent 8. Demain, plus encore sans doute. Mais alors où les autres pays prendront-ils leur coton ?

La *Vie Agricole et Rurale* répond à la question en disant : dans les colonies. La Grande-Bretagne et la France ont assez de colonies où peut pousser le cotonnier. Nous possédons en particulier l'Afrique occidentale, avec les vallées du Sénégal et du Niger qui paraissent devoir convenir spécialement à la culture du coton. Le coton croît déjà à l'état demi-sauvage dans le Soudan et fournit un produit excellent. Il s'agit d'en organiser la culture.

Le coton a besoin d'irrigation : les conditions permettent de la fournir. Il faut de la main-d'œuvre à bon marché : elle existe. Par conséquent, il y a lieu de croire que la France saura se créer, dans ses colonies, les cultures de coton nécessaires à l'approvisionnement de ses usines métropolitaines. L'Angleterre y travaille pour son compte en Egypte, comme la Russie au Turkestan : il est temps que nous suivions l'exemple et que nous nous mettions en état de tirer de nos possessions une matière première que l'Amérique est de moins en moins disposée à nous vendre.

AÉROPLANE DE TOURISME

Le « N.-C. 1 », hydroplane naval américain, a récemment fait un voyage avec cinquante passagers. C'est un appareil à trois moteurs Liberty de 385 HP. chacun, capable de faire 130 kilomètres à l'heure. Avec ses cinquante passagers, il a fait un peu moins. On ne compte pas que ce record puisse subsister bien longtemps. En effet, les constructeurs travaillent beaucoup à l'aéroplane géant, capable de porter de gros poids, et pouvant présenter un intérêt commercial. Ainsi l'Italien Caproni aurait en préparation un triplan de 2.100 HP. capable de porter soixante-dix passagers ; un autre constructeur prépare un aéroplane pouvant en porter cent, et davantage.

POUR COMBATTRE LES MOUSTIQUES

Il y a quelques années déjà la presse a parlé d'une méthode employée au Texas pour combattre les moustiques, consistant à préparer aux chauves-souris des demeures confortables. Les chauves-souris dévorent les moustiques et les convertissent en un guano très apprécié. L'idée paraît curieuse. Elle vient d'être adoptée aux Philippines où le Bureau scientifique institué par les Américains a entrepris la création d'hôtels confortables où les chauves-souris s'installent et rendent le double service qu'on en attend : de détruire des parasites incommodes, nuisibles à la santé publique et à l'agrément, et de fournir par l'accumulation de leurs excréments un engrais très utile.

INTOLÉRANCE DE MÉDICAMENTS

On connaît de nombreux cas où des individus se trouvent mal supporter certains médicaments qui sont très bien tolérés par la grande majorité des sujets. On les constate sans les expliquer.

Le *Bulletin de l'Institut Pasteur* en a récemment relaté un qui se rapporte à l'intolérance de la quinine. Il s'agit d'un officier qui, étant devenu paludique en Macédoine, pré-

sente une intolérance constante pour la quinine, même à doses très modérées. On ne peut se servir pour lui de ce médicament précieux. Dès qu'il en a pris, il présente des hémorragies de la peau et des muqueuses, du mal de tête, de l'abattement, de la faiblesse, etc. Inutile d'insister, le mal ne fait qu'empirer.



LE NOSTOC

A la belle saison nous serons certainement beaucoup à rencontrer dans les chemins et allées des jardins, après de grandes pluies d'été, de petites masses d'une gelée un peu transparente, de couleur vert foncé. Ces masses subsisteront tant que durera l'humidité : avec la sécheresse et le vent elles se recroquevilleront et disparaîtront.

Les anciens imaginaient que ces masses sortent de terre, ou bien sont tombées du ciel. Tournefort avait émis l'opinion qu'elles sont de nature végétale, mais c'est Réaumur qui élucida la question en montrant ce qu'est véritablement le nostoc.

C'est une sorte de plante sans racines, qui s'imbibe d'eau et mène la vie active en présence de l'humidité, et qui se dessèche et se réduit en fragments ou en lamelles quand survient la sécheresse. Mais ces fragments reprennent vie à la première pluie, et c'est pourquoi d'une année à l'autre on voit les masses de nostoc reparaitre dans les mêmes allées.

Depuis, on a ajouté à nos connaissances sur le nostoc qui est, en réalité, une algue, se reproduisant par segmentation, mais c'est Réaumur qui le premier en a démontré la véritable nature.

POUR LES RÉGIONS DÉVASTÉES

En diverses parties des régions saccagées par le Boche, « le peuple élu de Dieu », comme ils disent de l'autre côté du Rhin, il semble que le mieux à faire soit d'établir de la forêt, la culture n'étant pas possible sur le terrain mis sens dessus dessous, la terre végétale étant recouverte de craie ou d'argile venant du fond des tranchées ou des trous d'obus.

La Norvège se montre très disposée à collaborer à cette œuvre, et une association s'est formée pour faire les plantations nécessaires. L'idée est d'envoyer une équipe forestière de quelque 50 Norvégiens ayant tout l'équipement nécessaire en jeunes arbres, en outils, en tentes et en provisions, qui aura pour tâche de planter chaque année, pendant cinq ans, 250 acres : un peu plus d'une centaine d'hectares, l'acre étant de 4.000 mètres carrés. Les travaux seraient commencés : ils se feraient en arrière d'Arras, dans une région où d'ailleurs il y avait de la belle forêt.

Les Norvégiens qui font cette besogne uniquement à leurs frais, comme don à la France, se mettent naturellement d'accord avec les autorités nationales pour les emplacements à boiser. Quant aux essences, ils les ont choisies parmi les meilleures de leurs propres forêts.

ALGUES MARINES ET POULES

On a proposé de nombreuses utilisations des algues marines : on a conseillé d'en tirer de la potasse et d'autres produits, de les employer comme engrais, comme source d'alcool, comme aliments pour le bétail. A Trégastel (Côtes-du-Nord), on en a fait usage pour nourrir les poules et canards. Les algues sont d'abord dessalées par plusieurs passages à l'eau douce, puis broyées au hachoir en fragments de 3, 4 ou 5 millimètres, et enfin mélangées à des pommes de terre cuites et écrasées, mises au four à pain deux ou trois heures, ce qui fait du tout une gelée que l'on malaxe et distribue aux volailles.

La ration a varié pour dix sujets de 3 à 4 kilos d'algues additionnées d'un kilo de pommes de terre. Tout alla bien. Puis aux canards on ne donna que des algues sans pommes de terre : ils grossirent aussi vite que leurs congénères à alimentation normale. Il en fut de même pour les poules, mais elles refusèrent les algues pures.

En tout cas on peut nourrir les volailles avec les proportions indiquées d'algues et de pommes de terre. Leur développement est satisfaisant, la ponte reste normale et la chair ne présente pas de saveur spéciale. Au bord de la mer il est donc indiqué d'utiliser les algues de la façon qui vient d'être dite.



ABEILLES ET PRUNES

Nul n'ignore que la fécondation de beaucoup de fleurs est opérée pour une large part par les insectes qui, en passant d'une fleur à l'autre pour y chercher du nectar, promènent ainsi le pollen fécondant dont ils se sont plus ou moins barbouillés.

Des horticulteurs américains ont voulu savoir jusqu'à quel point l'abeille, par ses visites, peut contribuer à la fécondation des fleurs de prunier. Ils ont donc fait l'expérience consistant à entourer deux pruniers contigus, de même âge et de même espèce, de tentes en tulle : l'un avant la floraison, l'autre dès le début de celle-ci, et sous la tente du second ils ont placé une ruche qui est restée là le temps qu'a duré la floraison.

Le premier prunier était soustrait aux visites de tous insectes ; le second, exposé à d'abondantes visites d'abeilles ; un troisième, à découvert, servait de témoin.

Or on a constaté que le prunier avec tente et abeilles est le plus riche en fruits ; puis vient le témoin, et au dernier rang se trouve le prunier qui, sous tente, n'a reçu la visite d'aucun insecte. Du moins cela a été le cas pour le prunier de la race *Français* ; pour celui de la race *Impérial*, le maximum a été fourni par l'arbre à découvert : l'arbre sous tente avec abeilles est resté assez loin en arrière. Il faut croire que cette variété plaît peu à l'abeille. Celle-ci paraît donc favoriser la production de fruits, au moins chez certaines variétés. Aussi les expérimentateurs américains conseillent-ils de placer des ruches dans le verger au moment de la floraison des pruniers : une ruche pour 40 ares.

LA HOUILLE DU SPITZBERG

Le Spitzberg semble devoir prendre une place importante parmi les possessions britanniques comme source de charbon. On évalue, en effet, le contenu des couches houillères accessibles à quatre milliards de tonnes de bon charbon.

Le Spitzberg va donc devenir un des gros producteurs de houille en Europe. Déjà, durant la guerre, on a commencé à exploiter cette richesse : 100.000 tonnes de charbon ont été exportées l'an dernier. On a encore trouvé dans le sol des richesses importantes sous forme de minerais de fer, d'amiant, de cuivre, de schistes pétrolifères, et peut-être de pétrole.

LA VALEUR ALIMENTAIRE DES CHAMPIGNONS

Les champignons ont une saveur très fine : ce sont d'excellents légumes et condiments. Mais il serait abusif d'en vouloir faire des aliments de grande valeur.

Ainsi on a dit qu'ils contiennent une proportion appréciable d'albuminoïdes. C'est vrai. Mais comme le champignon contient en moyenne de 80 à 94 % d'eau, on voit qu'il faudrait en avaler de grandes quantités pour se nourrir. Le champignon contient à peu près autant d'eau que le chou, la rave, etc.

On dit bien qu'il contient des albuminoïdes : en effet, on en trouve de 1 à 8 % (à l'état sec). Mais une partie de cet azote n'est pas assimilable. Le champignon de couche renferme plus de 7 % d'azote à l'état sec ; mais une partie de celui-ci est inutilisable pour l'alimentation : la moitié environ. Ce qui est digestible est donc

en proportion bien moindre que ne l'indique l'analyse chimique.

Les champignons sont pauvres en matière grasse ; et c'est plutôt par leurs hydrates de carbone qu'ils sont alimentaires. Ils en renferment 10 % du poids à l'état frais.

Ils ne peuvent entrer en compétition avec aucun aliment. Ils sont plus pauvres en azote que le chou ou les pommes de terre, notablement moins riches que celles-ci en hydrates de carbone. Qu'on en fasse usage quand on n'a que la peine de les récolter. Mais dépenser pour en acheter est une erreur.



MANUEL DU PARFAIT TOURISTE

Le tourisme va renaître. Le tourisme renaît. Cette branche de l'activité humaine, réduite à sa plus simple expression, pendant quatre ans et quelques mois, par une catastrophe surprenante, se voit de nouveau gonflée par une sève bienfaisante. Elle bourgeoise ; elle aura bientôt des feuilles et des fleurs.

Les hôteliers récolteront les fruits.



Il nous était tout indiqué, croyons-nous, de coopérer à cette renaissance, à ce renouveau dans la mesure de nos faibles moyens, c'est-à-dire d'une façon dogmatique.

C'est pourquoi nous avons écrit ce *Manuel du parfait Touriste*, à l'intention des nouveaux riches qui, naguère occupés par une besogne écrasante, et maintenant livrés à l'oisiveté, voudront employer leurs loisirs à voyager et ne sauront, inexpérimentés qu'ils sont, comment ils doivent s'y prendre.

Car le tourisme ne se conçoit pas sans fortune. Aujourd'hui, du moins. Le Juif errant, jadis, et Jean-Jacques, plus tard, eurent une formule de tourisme bien personnelle et qui consistait à voyager pédestrement, à coucher à la belle étoile, à manger au gré du hasard. Cette méthode, reprise par les actuels chemineaux, n'offre d'agrément que pour des esprits philosophiques, indépendants, poétiques, tels qu'on n'en trouve pas dans le commerce des nouveaux riches.



Le Juif errant avait une formule de tourisme bien personnelle.

QUESTION VESTIMENTAIRE

On ne s'habille pas pour le voyage comme on s'habille pour un dîner, une partie de bridge ou le mariage d'un nègre.

On choisira des vêtements chauds et solides, mais ayant déjà été portés (par soi-même ; nous ne voulons pas dire : « d'occasion »). Les vêtements neufs sont, en effet, doublement gênants. D'abord à cause de leur raideur apprêtée. Ensuite parce qu'on endosse avec eux l'impression qu'on doit les conserver le plus longtemps possible à l'état de neuf.

Chaussures larges, à grosses semelles. Chapeau de feutre ou de drap extrêmement mou. Chemise molle. Col mou.

Le mou est l'expression du confort vestimentaire.

VÉHICULE

Le chemin de fer, et rien d'autre.

La voiture à chevaux est désuète. La bicyclette est fatigante. L'automobile est incommode.

Certains gens, pourtant, s'imaginent que le tourisme en automobile est particulièrement recommandable. Erreur profonde. Dans l'automobile, les coussins seuls sont pratiques. Mais on sera perpétuellement aux prises avec le moteur, la route, les pneus ou le chauffeur.

Le chemin de fer est rapide, bon marché, confortable.

Quand un accident arrive, c'est la compagnie qui est responsable.

On peut reprocher au chemin de fer la monotonie de son allure. Mais il faut considérer que les retards apportent au voyage un imprévu charmant.

Qu'est-ce que ça peut vous faire de passer trois ou quatre heures de plus que vous ne deviez dans un wagon, puisque vous y êtes bien assis ?



Le chauffeur d'auto est redoutable.

QUESTION IMPÉDIMENTAIRE

Il est nécessaire d'avoir beaucoup de bagages, surtout quand on voyage avec une femme. En effet, quand vous descendez à l'hôtel, pendant que votre femme vérifie les malles et les cartons à chapeaux, elle vous laisse tranquille et vous pouvez, si le cœur vous en dit, faire un tour dans la ville ou boire un gin-cocktail à la terrasse d'un café.

Un seul bagage à main : une petite valise plate anglaise qui contiendra, pour les hommes, pyjama, rasoir, savon et brosse à cheveux : l'indispensable.

Car le reste des bagages ayant toutes chances d'être égaré ou d'arriver à l'hôtel après que vous l'aurez quitté, il vaut mieux avoir le nécessaire sous la main.

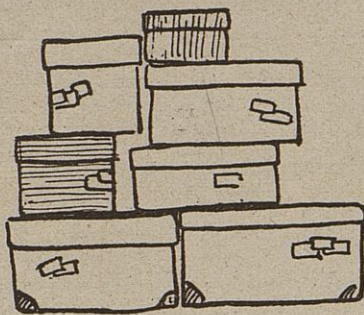


Mettez des vêtements déjà portés.

Pour les femmes, étant donné qu'il leur faudrait trop de choses indispensables, elles se débrouillent comme elles peuvent.

CE QU'ON DOIT EMPORTER DANS LES MALLES

Des complets et des robes qu'on ne mettra jamais. Les livres qu'on est censé préférer, lire et relire. Par exemple : Montaigne, Hégésippe Simon, Descartes.



Emportez beaucoup de bagages.

Les livres qu'on a réellement l'intention de lire : Tristan Bernard, Pierre Mac Orlan, Courteline, etc...

Un lot de brosses à dents, les brosses à dents ayant la curieuse spécialité de disparaître au cours des voyages. Il est possible que les garçons d'hôtel les confisquent pour cirer les souliers de dames décolletés, ceux-ci étant trop petits pour l'usage des brosses à chaussures réglementaires.

Plusieurs jeux de cartes pour le bridge et le poker, avec des jetons.

Un appareil photographique auquel on aura soin de ne pas toucher, la photographie étant passée de mode.

Diverses images de bons amis dans leurs cadres, images destinées à parer les chambres d'hôtel et à donner l'illusion du home.

Malheureusement elles ne quittent jamais le fond de la malle.

QUESTION MORALE

C'est, dans le tourisme, la question essentielle. Il faut partir muni d'une ample provision de bonne humeur. La bonne humeur seule donne de l'attrait au voyage, au paysage, à l'hôtel, et du goût à la cuisine dudit hôtel.

Les jeunes mariés font toujours des voyages délicieux parce qu'ils ont de la bonne humeur.

Les célibataires ont beaucoup plus de chances de voyager avec bonne humeur que les hommes mariés. Cela se comprend sans explication supplémentaire.

Il est préférable de partir en voyage après avoir réussi une bonne affaire, ou lorsqu'on vient de rompre avec une amie ennuyeuse, ou le lendemain des funérailles d'une belle-mère agressive.

Il est également préférable de partir en sachant qu'on retrouvera, au retour, une maison accueillante, bien chauffée, et ses chères petites habitudes. Cela donne une indulgente philosophie et permet de supporter les ratatouilles infâmes, les chambres à courants d'air et les sites gâtés par la publicité.

En somme, le tourisme est fait pour inspirer le goût du foyer, de la vie paisible et de la cuisine bourgeoise.

C'est une des rares institutions humaines qui ne ratent pas leur but.

Le pire touriste est celui qui se fâche pendant le voyage, soit contre les choses, qui n'en peuvent mais, soit contre les chefs de gare, qui ont un autre sujet (célèbre) d'inquiétude, soit contre les garçons de restaurant, qui en conçoivent une rancune immédiate et dangereuse.

Un garçon de restaurant à qui vous aurez adressé des reproches véhéments n'oubliera jamais votre physionomie. Vous le rencontrerez dix ans plus tard, peut-être à mille kilomètres de l'endroit où vous l'avez maltraité — et il ne manquera pas d'assaisonner votre nourriture des condiments les plus étranges et les plus indécents.

D'autre part, il faut s'attendre à se trouver, au retour, en présence du maximum imaginable de catastrophes. Molière l'a fort bien dit.

Enfin nous conseillerons au touriste de ne jamais se lier d'amitié avec les gens qu'il rencontrera en chemin. Il s'exposerait à des dangers sérieux par la suite : invitations à dîner, propositions de commandite, etc...



Dix ans après, le garçon vous reconnaît...

AU COURS DES ÉVÉNEMENTS



En haut de la page, à gauche, la manifestation qui eut lieu au départ de Paris de M. Orlando. A droite, ce sont les « fourriers » qui précèdent la délégation allemande à Versailles ; le personnage de gauche est M. Max Warburg, délégué financier ; celui qui est coiffé d'un chapeau mou est M. von Lersner, chef de la mission ; le troisième est M. Duncker. En bas, la photographie de gauche représente M. Poincaré inaugurant, le 26 avril, la Foire de Paris : on reconnaît à sa droite M. Clémentel. Celle de droite nous fait assister aux obsèques à Paris du populaire aviateur Védérines.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 236 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 8 (photographie du haut) et intitulé : « Le Prince de Galles survole Londres. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La
Poudre**TEINDELYS**

donne un teint de lys

Tous Produits
de beauté.Formules
scientifiquesLes produits Teindelys rajeunissent
et embellissent

Poudre : 4 fr.; f^{co} 5 fr. — Crème : grand modèle, 9 fr.; f^{co} 10 fr. 70.
Petit modèle, 5 fr.; f^{co} 6 fr. 20. — Savon : 4 fr.; f^{co} 5 fr. —
Eau : 10 fr.; f^{co} 13 fr. — Bain : 4 fr.; f^{co} 5 fr. — Lait : 12 fr.; f^{co} 15 fr.

AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

ARYS, 3, rue de la Paix, Paris, toutes Parfumeries
et Grands Magasins.**Un jour viendra**Parfum
troublant
pénétrant
et captivantExtrait
Lotion
Poudre
Eau

Le flacon
de Lalique : 30 fr.
Franco contre
mandat-poste
de 33 fr.
Le flacon-
réclame
f^{co} 16.50

UN JOUR VIENDRA...

ARYS, 3, rue de la Paix, Paris. Toutes Parfumeries et Grands Magasins

NOS CONCOURS**CONCOURS N° 50 (en 12 séries)**

Ligne

**1.200 fr. de Prix dont
600 fr. en espèces**

LE TESTAMENT (4^e Série)

Un vieux maniaque a placé dans son coffre, à côté des valeurs qui forment une partie de son héritage, une somme de 7.453 fr. 70 de monnaies diverses neuves; ces monnaies sont placées en piles de différentes hauteurs et chaque pile est constituée par une monnaie unique.

Il y a douze piles; ces piles représentent donc douze monnaies différentes. Le maniaque s'est contenté d'indiquer dans son testament, par des lignes noires, la hauteur très exacte de chaque pile.

Il lègue cette somme à celui de ses héritiers qui sera capable de dire le premier quelle somme et quel genre de monnaie sont représentés par chaque ligne.

Ces pièces sont toutes françaises; l'or, l'argent, le nickel et le bronze sont représentés.

QUATRIÈME QUESTION**Quelle est la somme représentée par la ligne n° 4?**

LES RÉPONSES DEVRONT NOUS PARVENIR EN UNE SEULE
FOIS, APRÈS LA PUBLICATION DE LA DOUZIÈME SÉRIE.

N° 4

LISTE DES PRIX :

1 ^{er} PRIX.. ..	250 fr.	4 ^e PRIX	50 fr.
2 ^e »	150 »	5 ^e »	25 »
3 ^e »	75 »	6 ^e au 10 ^e PRIX..	10 »
100 Souvenirs d'une valeur de		6 fr.	

CONCOURS N° 48**RÉSULTATS :****UN NOUVEAU PUZZLE**

Pas de réponse juste pour ce concours.

Nous avons classé les envois suivant qu'ils se rapprochaient le plus de la solution exacte.

VOICI LA LISTE DES LAURÉATS :

- 1^{er} PRIX : Une Montre-Bracelet, valeur 50 fr.
M. QUINTREL, Ecole de garçons d'Ebbelinghem, par Renescure (Nord).
2^e PRIX : Une Blouse lingerie, valeur 25 fr.
M^{lle} BOUTIN, à Amailloux (Deux-Sèvres).
3^e PRIX : Une Glace Louis XV, valeur 20 fr.
M. GUYARD, 90, rue Lamarck, à Paris.
4^e et 5^e PRIX : Un Vase Méran, valeur 15 fr.
M. André FÉRON, 20, rue Coysevox, à Paris.
M^{me} L. FÉRON, 20, rue Coysevox, à Paris.
6^e au 10^e PRIX : Une Boîte dentifrice, valeur 8 fr.
M. HUGARD, 127, rue de Preize, à Troyes (Aube).
M. DUVIVIER, 36, Jolimont Haine-St-Paul, La Louvière, Hainaut (Belg^e).
M^{me} Aug. ROUSSEL, rue de la Gare, à Liffol-le-Grand (Vosges).
M. Simon BEAUX, Service des régions libérées, à Vitrimont (M.-et-M.).
M. ROUSSEL, à Liffol-le-Grand (Vosges).

LIRE A LA PAGE II DES ANNONCES :

**Quelques détails importants sur
la POCHETTE SURPRISE****Pochette Surprise****BON N° 1**6^e Série

A découper et à coller
sur le
Bulletin de demande.

CONCOURS N° 50 (4^e Série)**BON DE CONCOURS**

A découper et à coller sur la feuille de concours.

LE PAYS DE FRANCE

COLLECTION RELIÉE

6 forts volumes 28x36 reliés toile

▲ titre et impression blancs ▲

- TOME I.. Août 1914 à Mai 1915
TOME II.. Juin 1915 à Novembre 1915
TOME III.. Décembre 1915 à Mai 1916
TOME IV.. Juin 1916 à Novembre 1916
TOME V.. Décembre 1916 à Mai 1917
TOME VI.. Juin 1917 à Novembre 1917

PRIX de chaque volume : 11 fr.

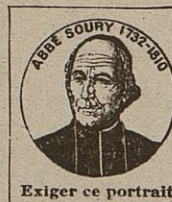
FRANCO DE PORT

En vente au "PAYS DE FRANCE"

6, boulevard Poissonnière, Paris.

MALADIES de la FEMME

LA MÉTRITE



Exiger ce portrait

Toute femme dont les règles sont irrégulières et douloureuses, accompagnées de Coliques, Maux de reins, Douleurs dans le bas ventre; celle qui est sujette aux Pertes blanches, aux Hémorragies, aux Maux d'estomac, Vomissements, aux Renvois, Aigreurs, Manque d'appétit, idées noires, doit craindre la **Mérite**.

La femme atteinte de *Mérite* guérira sûrement sans opération en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Le remède est infailible à la condition qu'il soit employé tout le temps nécessaire.

La **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** guérit la **Mérite** sans opération parce qu'elle est composée de plantes spéciales, ayant la propriété de faire circuler le sang, de décongestionner les organes malades en même temps qu'elle les cicatrise.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'**Hygiénine des Dames** (la boîte 2 fr. 25, ajouter 0 fr. 30 par boîte pour l'impôt).

La **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** est le régulateur des règles par excellence, et toutes les femmes doivent en faire usage à intervalles réguliers, pour prévenir et guérir : Tumeurs, Cancers, **FIBROMES**, Mauvaises suites de couches, Hémorragies, **Pertes BLANCHES**, Varices, Hémorroïdes, Phlébites, Faiblesse, Neurasthénie, contre les accidents du **RETOUR d'AGE**, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, etc.

La **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** se trouve dans toutes les Pharmacies : le flacon, 5 fr.; franco gare 5 fr. 60; les quatre flacons, 20 fr., franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie **Mag. DUMONTIER**, à Rouen.

Notice contenant renseignements gratis.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

LES GALERIES LAFAYETTE

sont

par la transformation et les agrandissements de leurs Rayons d'ameublement

LA MAISON DE PARIS LA MIEUX ORGANISÉE pour tout ce qui concerne

LE MOBILIER - LES INSTALLATIONS LA DECORATION ARTISTIQUE

aucune taxe de luxe n'est perçue en sus des prix marqués

Beauté de la Chevelure
PÉTROLE HAHN



Produit Français.

R. VIBERT, LYON

ASTHME ESPIC
Spécifique Souverain
Cigarettes ou Poudre
Toutes Phies. Signature ESPIC sur chaque Cigarette

Pour suivre les préliminaires de paix

Achetez

L'ATLAS DE GUERRE

Edité par LE PAYS DE FRANCE

56 Cartes 1 Fr.

Franco : 1 fr. 30

En vente au PAYS DE FRANCE et chez tous les libraires et marchands de journaux.

Vous ferez votre cuisine presque sans frais et ferez des économies en employant

LA MARMITE NORVÉGIENNE



"POT-AU-FEU"

Construite spécialement pour ses lecteurs par

"LE PAYS DE FRANCE"

CETTE MARMITE EXISTE EN DEUX MODÈLES :



Ce modèle a obtenu une médaille d'argent au concours Lépine 1917

1^{er} MODÈLE RIGIDE, carton fort, soigneusement construit et très pratique, utilisant la plupart des pot-au-feu, fait-tout, etc. — Prise en nos bureaux **15 fr. pièce**

ENVOI PAR COLIS POSTAL :

Paris, 15 fr. 60; Départements, 16 fr. 50

2^e MODÈLE PLIABLE et LAVABLE, tissu indigène, système "Ma Norvégienne" H. Chevallier. Très pratique pour les déplacements et très hygiénique, pouvant être lavé à volonté. — **19 fr. pièce**

ENVOI PAR POSTE : 19 fr. 50

Contenance maximum du récipient pouvant être employé : 10 à 12 litres.

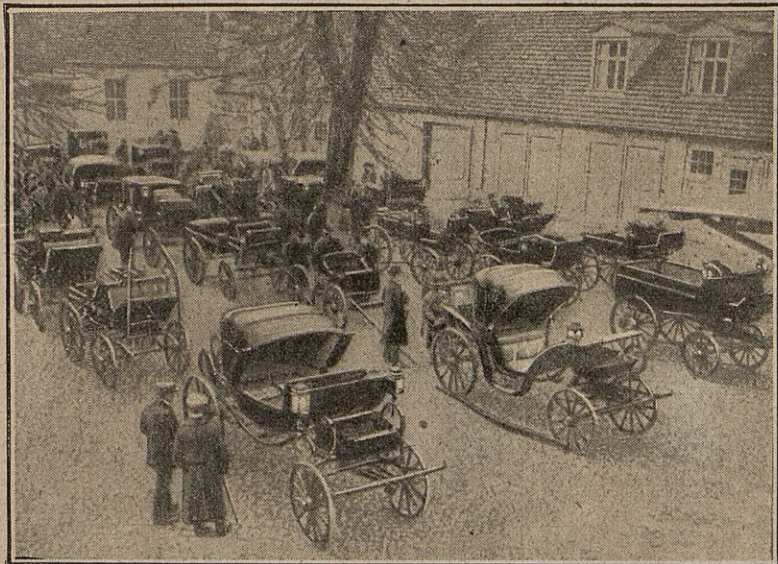
Adresser commandes et mandats au **PAYS DE FRANCE** 6, boulevard Poissonnière - PARIS

LES ÉCURIES DU KAISER VENDUES AUX ENCHÈRES



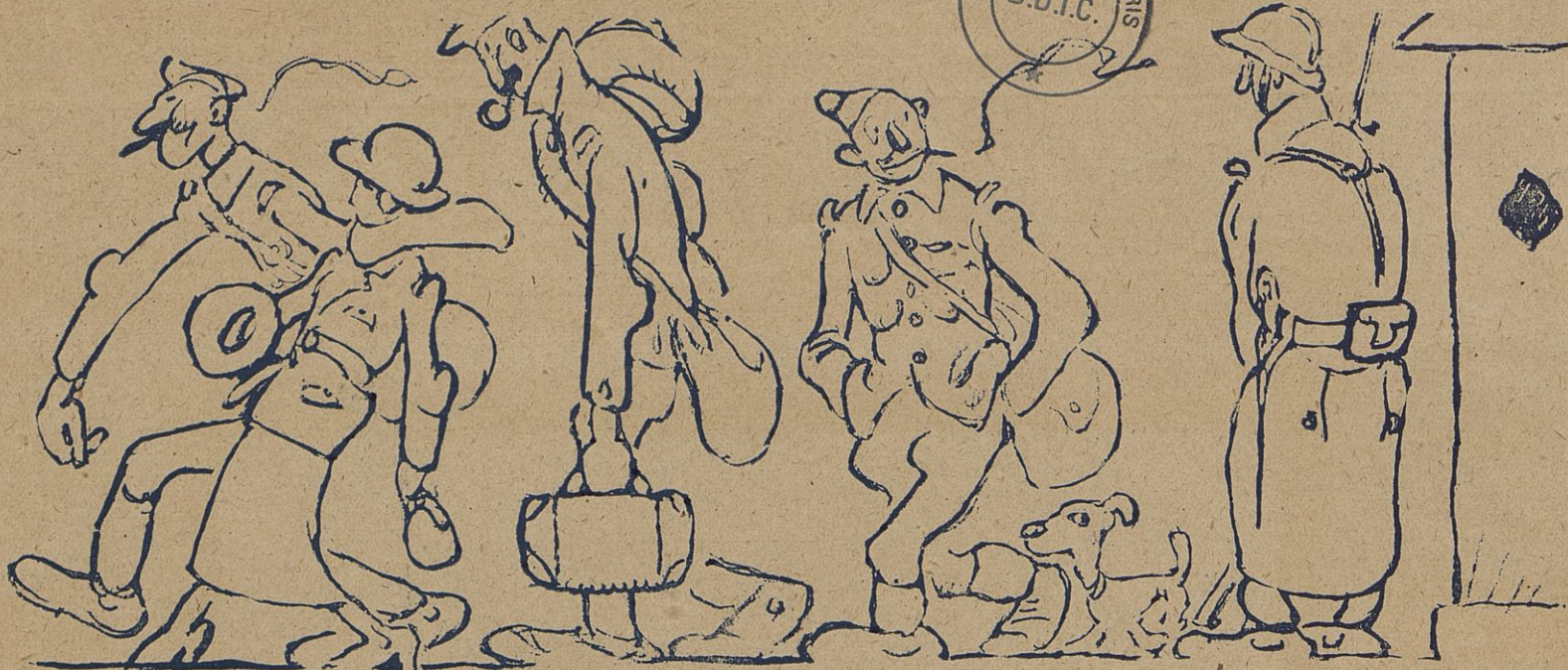
Celui-là était un des chevaux de selle de l'empereur. Que de fois, dans les revues, dans les solennités, n'a-t-il pas entendu les acclamations monter vers son maître ! Maintenant on l'exhibe, comme chez le maquignon, pour le vendre.

La vie des chevaux du kaiser était, comme tout le reste, dans l'empire, réglée militairement. Tous les jours, à heure fixe, on les promenait. Ici, ils sortent pour la promenade aussi corrects que s'ils allaient à l'exercice.



On vient de vendre aux enchères, à Potsdam, les écuries et les équipages du kaiser déchu. Guillaume II possédait de nombreuses automobiles, mais il aimait aussi les chevaux, et les remises du palais abritaient une quantité de luxueuses voitures de tous les types en usage. D'ailleurs en voici, à gauche, quelques-unes, offertes à l'examen des acquéreurs.

A droite, c'est un cheval de trait qu'un écuyer présente au public de curieux et d'amateurs venus pour la vente.



L'ADIEU A LA CLASSE 19

— T'en fais pas, mon vieux, 'core une guerre comme celle-là et tu seras bon !



GUS BOFA

LE GRAND JOUR

— Et demain, ordre du colonel Songnasse, le soldat Bibi sera exempt de service toute la journée !